

I.

Mon pays est mort. L'astre solaire s'est éteint, et le ciel est sans couleur. Paysage en négatif, paysage de cendre. Curieusement je n'avais rien vu venir des signes annonciateurs. Rien. Et pourtant, le départ précipité de mon père pour la France, la photo où nous posions tous les trois, devant la cathédrale de Tunis, et que Victoria lui envoya aussitôt, les manifestations répétées aux allures d'émeute qui réclamaient encore le départ des Français, tout cela aurait dû m'alerter.

Ce jour-là, je n'ai pas ressenti la douceur de l'air matinal sur ma peau. On m'arrachait à mon enfance, à mon innocence, à ma terre.

J'arrivais au port de Tunis, les yeux bandés par l'ignorance de ce qui m'attendait. Plongée soudaine, blessante, suffocante, dans les cales du navire qui

m'emportait vers un autre pays. J'avais dix ans. Assis par terre, les genoux encore égratignés par les jeux avec mes cousins, je percevais bien qu'il s'agissait cette fois d'un aller sans retour. Tout sentait, puait, l'exode et la débâcle.

Je revois les visages inquiets et tragiques de mes tantes. Rassemblant autour d'elles enfants et lourdes valises sommairement ficelées, elles déployaient les gestes maternels, larges, ronds, rassurants. Mais le désastre était là. Comment en douter ? Les odeurs étaient fortes, imprégnées des sueurs et des abondantes vomissures qui s'épalaient sur le sol. La cale où nous avions trouvé refuge crevait de trop-plein. Fuite éperdue, panique. Nous étions entassés, bousculés comme s'il s'agissait du dernier bateau au monde à prendre la mer.

Niché entre deux ballots difformes, je mesurais l'ampleur du naufrage dans cette mise à nu, impudique, presque animale, de ces nouveaux exilés. Mon désarroi me disait que j'étais des leurs. Inutile de tenter d'instaurer une distance entre eux et moi. Je les suivrais : notre sort serait commun.

Pleurs, cris, interpellations accompagnées de gestes vifs dominaient les vrombissements des moteurs en marche. Quand donc allait venir la nuit qui nous apporterait l'oubli ?

Mais quand la nuit tomba, ce fut pire. Les corps livrés au sommeil, lourds d'épuisement et accablés de chagrin, se répandirent sans retenue. Les femmes, jupes et robes relevées, entouraient de leurs bras leurs plus jeunes enfants. Les ronflements, les mauvais rêves nourris de gémissements, les chuchotements de ceux qui ne parvenaient pas à dormir, m'empêchèrent de trouver le repos jusqu'au matin. Je songeais à ce qui m'attendait – ou ne m'attendait pas.

Que savais-je de la France ? D'un séjour d'une quinzaine de jours à Vichy, en plein été, je gardais le souvenir d'une ville froide et sans âme. Nous allions boire tous les jours cette eau thermale que je trouvais répugnante en raison de son goût d'œuf pourri, mais qui, d'après ma mère, était tout à fait bénéfique à la santé de mon cousin, David. Mais, moi, pourquoi devais-je en boire ? J'étais en bonne santé ! Sans doute ma mère avait-elle trouvé quelque argument convaincant car j'obéissais sans broncher. En vérité, je n'avalais qu'une petite gorgée et recrachais discrètement le reste dans les providentiels pots de fleurs qui se trouvaient là.

En fait, j'avais découvert un autre attrait à cette visite quotidienne. Les curistes offraient toujours

quelques pièces de pourboire aux serveuses d'eau, et je m'arrangeais pour ramasser, d'un geste leste et habile, plus de pièces que je n'en donnais. Ce larcin était multiplié par quatre car mes cousins agissaient de même. Cet argent indignement gagné était aussitôt dépensé en friandises et en jolies cartes postales. Mais nous nous lassâmes vite de cette petite monnaie si facilement empochée. Était-ce le sens moral qui nous titillait ? Était-ce la crainte d'être surpris, la main dans la soucoupe ? Toujours est-il qu'après une dizaine de jours nous renonçâmes à ces jeux illicites.

Nous étions alors logés très à l'étroit dans un triste meublé sans lumière, qui sentait les vieux édredons. Officiellement, pour Monsieur Charmailles, le propriétaire, nous étions sept, ma tante Rachel et ses trois enfants, ma mère et ses deux enfants. Monsieur Charmailles avait manifesté d'emblée sa mauvaise humeur en nous voyant arriver, car probablement il ne s'attendait pas à accueillir des hôtes aussi pittoresques.

Après de multiples palabres, visant essentiellement à éveiller sa compassion devant le spectacle d'une famille égarée, il accepta de nous héberger. Fort habilement, ma tante lui promit en échange un bon couscous, arme redoutable d'efficacité, et à me souvenir de sa rondeur, j'imagine que ce ne fut pas là le moin-